

Les travaux de La Mésangère "seront un jour plus appréciés que leur frivolité apparente ne semble le faire présumer . . . (Le) *Journal des Dames et des Modes* sera consulté comme les archives les plus intéressantes et les plus pittoresques, par tous ceux qui voudront connaître les mœurs françaises". Mongin de Montrol, *Mémoires . . . sur les Antiquités*, t. 10, 1834, pp. XLIV/XLV.

## Chapitre 5

### Conclusion

Le *Journal des Dames et des Modes* est susceptible d'intéresser aujourd'hui des publics représentant les disciplines les plus diverses : antiquaires, bibliothécaires et archivistes; bibliophiles et iconophiles; historiens de la presse périodique, des lettres et des Beaux-Arts; experts des sujets traités par l'illustré, dont la mode, les coutumes anciennes, le commerce, la galanterie et l'émancipation des femmes; enfin tout être curieux de la civilisation française. Cette étude est destinée à servir l'ensemble de ces catégories.

Les antiquaires, bibliothécaires et archivistes y trouveront une sorte de guide leur permettant de mieux se familiariser avec les gravures, numéros et documents d'un journal qui constitue souvent un trésor bien gardé, enfoui dans les casiers les plus reculés. En cas de confrontation avec les seules gravures, dont la plupart ne portent pas le titre de l'illustré, cet ouvrage devrait les aider à les attribuer plus facilement au magazine de La Mésangère et à les distinguer des imitations faites un peu partout en Europe. Ils prendront conscience du fait que pages de texte et images formaient à l'origine un ensemble et que, faute capitale, ils ont souvent été séparés pour former des albums d'art ou pour satisfaire la demande de collectionneurs désireux de décorer vestibules, entrées, chambres d'amis ou maisons de campagne. Bref, ils seront à même de mieux appréhender ce périodique dans sa globalité.

Les bibliophiles et iconophiles qui n'ont pas encore eu cette publication de luxe en main, auront l'occasion de faire la connaissance d'un produit devenu rare qui contraste avec les journaux publiés plus tard, tirés à des centaines de milliers d'exemplaires et envahis par la publicité et la photographie. J'ai voulu faire renaître pour eux une revue qui procure le plaisir des yeux et qui séduit par son engouement pour des formes d'une beauté exceptionnelle. Ceux qui la voient pour la première fois, auront probablement tendance à feuilleter soigneusement les petites pages de vieux papier vergé ou vélin, souvent reliées

en volumes annuels ou de six mois de parution, protégées par une épaisse couverture de cuir ou de carton. Il y a comme une espèce d'odeur de lavande qui flotte autour de cette création dédiée à la mise en scène très variée de la vie quotidienne. Les autres personnes, amateurs ou spécialistes, qui collectionnent les cahiers entiers ou les gravures y trouveront la confirmation que l'objet de leur admiration a tendance à être prisé de plus en plus par le public qui se l'arrache à prix d'or. Une collection complète des délicates eaux-fortes coloriées à la main, vendue cinquante-sept mille francs en 1980, trouverait aujourd'hui preneur à dix fois ce prix, à en juger par l'accueil réservé aux pièces disponibles sur le marché. Que coûterait donc une collection complète de tous les cahiers du magazine!<sup>1</sup>

Quant aux historiens de la presse périodique, ils pourront corriger et compléter les quelques faits établis à ce jour sur la chronologie du journal, sur La Mésangère et sur ses collaborateurs en lisant cette étude. Deux sources surtout sont responsables des distorsions et erreurs. La première est un article publié en 1830, dans *La Mode*, par un journaliste (probablement Jules Janin) qui a lancé plusieurs diffamations, notamment la thèse selon laquelle le journal serait désuet et sans vie, et son éditeur un homme du dix-huitième siècle qui ne connaîtrait rien à la mode (voir pp. 163–164). La deuxième source d'erreur est l'esquisse historique du journal dans l'ouvrage d'Evelyne Sullerot sur la presse féminine. Sullerot énumère non seulement certains détails inexacts,<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Les marchands et promoteurs de l'art ont redécouvert leur intérêt pour la gravure de mode comme valeur potentielle (voir M. Mewshaw, ART NOTEBOOK : FASHION ILLUSTRATION, A RISING MARKET FOR STYLISH WORKS AND PAPER, *Architectural Digest*, octobre 1994). Les gravures sont précieuses rien que par le fait qu'elles ont ornées un des premiers périodiques illustrés. "Bien des gens s'imaginent que les premières gravures à l'eau-forte ... sont postérieures à 1830; ce n'est pas tout à fait exact," rappelle François Courboin. "Les survivants du XVIII<sup>e</sup> siècle ont fait de l'eau-forte après 1800 ... Le *Journal des dames* de La Mésangère, fondé en 1797, a paru pendant six années encore après la fondation de l'*Artiste*." (*Histoire illustrée de la gravure en France*, Paris 1926, 3<sup>e</sup> partie, p. XIII. Voir aussi Jean Watelet, LA PRESSE ILLUSTRÉE, *Histoire de l'édition française*, Paris 1985, t. 3, pp. 328–341). Par rapport aux planches du premier journal de mode, publié de 1785 à 1793, les illustrations du *Journal des Dames* sont en grande partie plus élégantes et légères. Si quelques illustrations sont jaunies au cours des années ou marquées de taches brunes, c'est l'effet du temps. Les taches brunes se trouvent souvent aux endroits coloriés jadis de couleur blanche. Délicatement traités à l'acide, elles disparaissent.

<sup>2</sup> E. Sullerot écrit pp. 87–114 que La Mésangère est né à Baugé (alors qu'il est né à Pontigné), qu'il a publié son *Voyageur à Paris* en 1797 (l'ouvrage fut publié en 1790), qu'il dessinait lui-même les planches du magazine (il ne donnait que des conseils pour leur exécution et rédigeait les légendes), qu'il écrivait seul tous les articles du journal (il disposait d'un grand nombre de collaborateurs) et qu'il était propriétaire de son appartement boulevard Montmartre n° 1 (il y était locataire seulement). Elle n'est pas non plus tout à fait correcte en disant que l'illustré subit une rude concurrence dès 1815 (la concurrence se créa après 1818), que Lanté dessinait pour le journal après 1820 seulement (il travaillait pour La Mésangère dès 1814), que la plupart des gravures étaient du burin de Baquoy (une

mais son analyse de l'ensemble est fautive : l'illustré ne peut pas être taxé a priori de conservatisme, ni La Mésangère de misogynie. Ayant appuyé son étude surtout sur les années napoléoniennes, elle est responsable de l'image injuste qui se perpétue (voir aussi pp. 214–224). Les historiographes du féminisme ont depuis lors dédaigné le magazine, l'accusant de vide intellectuel et disant que le lectorat est issu des classes privilégiées seulement, alors qu'il développa un programme très riche et très ambitieux. Ils répètent à tort qu'il favorisait l'irresponsabilité de la lectrice et véhiculait une image de la femme soumise, alors qu'il a fait bien plus pour la cause du féminisme que maintes autres publications de son époque.<sup>3</sup>

Les additions et corrections sont importantes, surtout pour l'histoire littéraire. On dégage ici des faits nouveaux au sujet de Balzac, dont notre thèse d'une collaboration anonyme avec La Mésangère, au début de sa carrière, – un défi pour tout balzacien. La même démarche biographique pourrait s'appliquer à grand nombre d'auteurs plus ou moins liés à ce journal, notamment pour connaître l'opinion de l'époque sur leurs ouvrages. Nous avons fait quelques esquisses sur Mme de Staël, Jules Janin et Stendhal (pp. 104, 162 et 257). Il faudrait en étudier d'autres comme Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, George Sand, Eugène Sue, ainsi que beaucoup d'écrivains moins appréciés aujourd'hui comme le vicomte d'Arlincourt, Paul de Kock, Elisa de Mercœur ou Mme Clément-Hémery. A ne pas oublier les célébrités étrangères

---

partie seulement), que le journal consacra un long article à Sellèque en 1818 (il ne le mentionne en une ligne en passant) et que l'éditorial était souvent écrit sous forme épistolaire (rarement seulement). Ce n'est pas en mars mais en juillet 1831 que Dufougerais acheta le journal. L'illustré ne publie pas deux mais trois planches supplémentaires en 1838. Le changement de titre ne date pas de 1838 mais d'octobre 1837. Cinquante-quatre et non quatre-vingt-dix pour cent des abonnements provenaient des départements. En plus, le plan des lieux d'abonnement tracé par Sullerot p. 100 ne permet pas de vérifier certaines indications, dont celles des abonnements provenant de Tonneins, Bourg et Alençon. Enfin, il faut se méfier de son affirmation (pp. 76, 77 et 94) que parmi les femmes engagées par La Mésangère figurait Caroline Wuïet (1766?-1834). Elle cite comme source Emile Souvestre (un feuilleton dans le *Siècle* des 9 au 15 avril 1841 et son étude intitulée *Drames parisiens*). En vérité, aucune mention n'est faite, dans ces publications, d'une collaboration au *Journal des Dames*. Souvestre mentionne seulement son "travail dans les journaux . . . à diverses reprises". Les dictionnaires (F. Briquet, p. 346, Quérard, t. X, pp. 538/539, la *Biographie universelle*, t. 45, p. 110, le *Dictionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle*, t. XV, p. 1382 et Tourneux, t. 3, p. 931) ne tiennent pas non plus compte de cet engagement (sur Mme Wuïet, voir aussi J. Pouget-Brunereau, pp. 91–102).

<sup>3</sup> Parmi les publications qui s'appuient sur Sullerot compte celle de R. Chollet. Chollet prétend pp. 223–231 que le journal avait peur du présent, gommait la vie politique de ses pages et reléguait les femmes dans un univers clos et restreint, alors que le périodique parlait souvent des événements de la haute politique et qu'il contribuait autant qu'il le pouvait à libérer la femme du foyer domestique. Pour un compte rendu de l'ouvrage de Chollet, voir Annemarie Kleinert, dans *Germanisch-Romanische Monatszeitschrift*, 1986, II, pp. 244–247.

comme Goethe, Schiller, Walter Scott et lord Byron, dont les ouvrages sont commentés ou cités et des détails biographiques présentés à diverses occasions. On devra également faire une étude plus détaillée se rapportant aux femmes collaboratrices et leur part exacte des apports à l'illustré, par exemple en précisant les dates des comptes rendus et extraits des œuvres de Madame de Genlis ou de Mme Desbordes-Valmore dans le périodique, puis de leurs articles journalistiques inédites. Puisque le magazine est riche en textes sur les mouvements littéraires du classicisme et du romantisme, il faudrait préciser aussi leurs manifestations dans l'illustré, très marginalement traitées dans cet ouvrage. Rien qu'en analysant le vocabulaire de quelques essais littéraires on pourrait deviner quelle est la contribution du journal à la promotion de la nouvelle école littéraire du romantisme.<sup>4</sup>

Il en est de même pour l'histoire de la musique, de la danse ou de l'art. Nous espérons que des chercheurs se trouveront prêts à disséquer les articles sur les musiciens, compositeurs, danseurs, chorégraphes et artistes et leurs œuvres. Le domaine négligé des planches de mode surtout devra recueillir plus d'attention pour rechercher des détails inconnus sur certains dessinateurs ou graveurs, comme nous l'avons fait pour Gavarni. Les grands maîtres dessinateurs et graveurs du périodique sont insuffisamment connus et les artistes de seconde ligne à peu près ignorés. De nombreuses gravures du journal n'étant pas signées, une analyse de style sera nécessaire pour attribuer quelques noms aux planches anonymes.<sup>5</sup> Par exemple, on pourrait se demander si Dominique Ingres (1780–1867) n'a pas dessiné quelques planches du journal lorsqu'il passait ses années d'apprentissage à l'école de David avant de partir en 1806 pour Rome.<sup>6</sup> Il serait aussi intéressant de savoir comment les talents les plus affirmés ont réussi à combiner le besoin de décrire ou de peindre le costume moderne réel et celui de créer une œuvre d'art idéalisée, car on a longtemps été persuadé que c'était impossible.<sup>7</sup>

Les experts d'un sujet particulier traité par le journal, par exemple l'histoire des femmes ou l'histoire du folklore, peuvent tirer de cette étude des indications qu'il conviendra d'approfondir par une analyse quantitative de tous les articles du magazine. On pourrait envisager une recherche de ce type menée en équipe et par des moyens informatiques. Elle permettra d'éviter des jugements sommaires, ce qu'a déjà souligné le sociologue René König en

---

<sup>4</sup> L'un des articles du journal sur le romantisme est reproduit p. 407.

<sup>5</sup> Les six cents aquarelles classées par ordre de dessinateur par La Mésangère, qui a omis de mentionner les noms, pourront être utiles pour cette analyse (Bibliothèque Municipale de Rouen, Fonds Leber 6149).

<sup>6</sup> Sur ce peintre, voir Aileen Ribeiro, *Ingres in Fashion. Representations of Dress and Appearance in Ingres's Images of Women*, New Haven, Londres 1999.

<sup>7</sup> Sur la proscription du costume moderne dans une œuvre d'art d'un beau style, voir F. Benoit, *L'Art français sous la Révolution et l'Empire*, Genève : Slatkine 1975, pp. 41–43.

1985.<sup>8</sup> Il serait raisonnable de commencer par la publication d'un index des sujets abordés par le journal pour aboutir à des évaluations statistiques.<sup>9</sup>

Il serait également utile de publier en fac-similé, comme on l'a fait pour la partie illustrée de 1835, un ou plusieurs volumes présentant un choix de textes et de gravures du journal. Pour l'instant, le périodique ne peut être consulté qu'auprès d'une soixantaine de bibliothèques dans le monde entier, et les collections y sont rarement complètes. Cette entreprise sera nécessaire à tous ceux qui envisagent de puiser dans la mine de renseignements que représente le *Journal des Dames et des Modes*.<sup>10</sup>

Une fois ces travaux accomplis, on pourra répondre à quantité de questions plus approfondies. Dans le contexte de l'histoire de l'habillement, par exemple, il serait alors possible de publier plusieurs ouvrages : un dictionnaire du langage vestimentaire utilisé par le journal; un répertoire des maisons de mode mentionnées; une évaluation des différences de mode chez La Mésangère et les feuilles concurrentes; une étude sur les transformations du vêtement dans les contrefaçons du magazine en France et à l'étranger; la suite de l'inventaire de Vicaire sur les planches et modèles; enfin une analyse sur le port véritable des costumes présentés et des consignes de l'ancien abbé.<sup>11</sup>

Ce dernier problème, à savoir si oui ou non les modèles présentés correspondaient à la réalité quotidienne, devra tenir compte d'autres sources iconographiques et littéraires de l'époque. Il est révélateur de rapprocher les tableaux peints, par exemple, des planches de l'illustré présentant les mêmes modèles. Sans doute, la valeur du journal en tant qu'artefact de l'histoire des mœurs résulte du souci de La Mésangère d'être un fidèle témoin de la vie de tous les endroits qui perpétuaient le goût du jour. Il n'inventait que rarement, ses dessinateurs copiaient surtout ce qui existait déjà.<sup>12</sup> A preuve les décla-

<sup>8</sup> König a alors jugé comme très utile un dépouillement quantitatif de tous les journaux de mode anciens (MODE UND MANIEREN, *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, cahier 2, 1985, p. 357).

<sup>9</sup> Pour un autre périodique féminin, le *Journal des Luxus und der Moden* (1786-1827) de Weimar, un index a été établi sous la direction de Doris Kuhles.

<sup>10</sup> D'autres journaux de mode ont déjà paru en fac-similé. Pour une analyse de ces ouvrages publiés avant 1983, voir Annemarie Kleinert, ALTE MODEJOURNALE - NEU ENTDECKT. FAKSIMILE-AUSGABEN ERSCHLIESSEN MATERIAL ZUR GESCHICHTE DER ALLTAGSÄSTHETIK, *Publizistik*, c. 3, 1983, pp. 472-478.

<sup>11</sup> Jules Janin a demandé en 1853 : "qui pourrait compter, énumérer, auner, supputer, calculer les lambeaux, les lez, les recherches, les étoffes, les révolutions, les contre-révolutions, les émeutes, les crimes, les parricides, les excès, les indécences, les chastetés contenus dans le journal de M. de La Mésangère!" (*Histoire de la littérature dramatique*, p. 56).

<sup>12</sup> J. Claretie a raison de présenter La Mésangère non comme une tête qui invente mais comme l'un des meilleurs historiens de son époque, qui rend compte de toutes les nouveautés parisiennes (préface de l'ouvrage d'Henri Boutet, *Les modes féminines du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris 1902, p. 13).



Figure 5.1 Les modes présentées par le *Journal des Dames et des Modes* ont rarement été inventées. On copiait surtout ce qui existait déjà. A preuve la robe et le manteau de Pauline Borghèse, sœur de Napoléon, dans un portrait exécuté par Mme Benoist (1768–1826) en 1808. Le même modèle figure le 28 février 1809 à la gravure 958 du journal, dessinée par Carle Vernet. Il est reproduit encore dans une autre robe très similaire, par la gravure 1055 du 25 avril 1810.

rations des 3 et 13 février 1799 ainsi que du 4 avril 1799, où il répond à des reproches qu'on lui avait faits d'exagérer ses modèles au point de présenter des caricatures. Il proteste vivement disant que ses illustrations sont "des copies très fidèles" des vêtements portés à Paris et que ses dessinateurs se sont inspirés de la bonne société. Quelques portraits de personnes comme Mme Tallien (1773–1835), dessinée par David en juillet 1797, ou Pauline Borghèse (1780–1825), la sœur de Napoléon, dessinée par Marie-Guilhemine Benoist, élève de David, témoignent en effet de l'authenticité des costumes de La Mésangère (Fig. 5.1).<sup>13</sup>

<sup>13</sup> Pour ces ressemblances, voir F. Tétart-Vittu du Musée de la Mode et du Costume dans le catalogue *Le Dessin sous toutes les coutures*, 1995, p. 105.

Le 3 octobre 1797, l'éditeur avait même sacrifié, selon ses propres dires du 14 janvier 1799, les considérations esthétiques pour mieux faire ressortir les ornements d'un mantelet de gaze. Pour attirer l'attention sur le souci de véracité, les légendes des illustrations portent souvent des précisions toponymiques telles que Tuileries ou Frascati ou Tivoli (voir 75 et pp. 77–79). En août 1803, l'éditeur déclare : “comme historien de la mode, nous nous empressons de faire connaître à nos abonnés les lois les plus essentielles qui caractérisent l'époque de son règne actuel”. De là le pédantisme dans la description vestimentaire. Un journaliste du *Mercur de France* atteste le 30 juin 1810 que les dessins d'Horace Vernet pour le *Journal des Dames* “sont remarquables par l'extrême fidélité du costume, par la grâce et la variété des détails.” Nous avons vu que les lecteurs lointains des départements ou de l'étranger, sans accès immédiat aux créations parisiennes, avaient une confiance aveugle en La Mésangère et qu'ils confirmaient dans leur courrier avoir suivi au pied de la lettre ses consignes. Balzac observe le même phénomène dans un article de *La Mode* en 1830 : que les dandys de province en 1830 étaient des répliques exactes des figurines publiées par La Mésangère.

L'équipe prenant la relève après la mort de l'éditeur a poursuivi consciemment sa mission de documentaliste. Elle déclare le 1<sup>er</sup> novembre 1834 que sa publication sera “une encyclopédie de la mode qui décrit les modes véritables, les modes que l'on peut exécuter, et non je ne sais quelles modes idéales, fantastiques qui n'existent que sous le crayon de l'artiste et se refusent aux ciseaux de l'ouvrier.” Œuvrant ainsi pour la postérité, la rédaction affirme encore le 20 janvier 1835 que le journal doit servir “de mémoire du temps à nos arrières petits-enfants”. Le 10 juillet 1838, elle justifie une dernière fois sa démarche minutieuse par le désir d'éviter aux futures générations beaucoup “de peine” à retrouver des renseignements sur le passé. Le journal est en effet de 1797 à 1839 la seule chronique de mode qui paraisse de façon ininterrompue et qui rende compte au jour le jour des créations parisiennes. Comme nulle part ailleurs, les futilités du monde y ont été immortalisées.

Cependant, n'oublions pas que tout journal de mode n'est jamais *exclusivement* un document sur des faits historiques. Il révèle en même temps les illusions jamais réalisées et les rêves cachés dans l'intimité de la vie privée d'un nombre considérable de lecteurs. C'est ainsi qu'il agit comme un miroir grossissant de l'esthétique d'une époque, créé pour ouvrir une fenêtre sur un monde sain, positif, serein ou même extravagant de l'existence. Mieux que tout autre périodique, celui de La Mésangère a su accomplir cette fonction en composant des recettes de bonheur et de perfection et en exprimant les vœux secrets de ses lecteurs. Ces vœux seraient révolus pour toujours si ce classique parmi les journaux de mode ne les avait éternisés.

## Chapitre 6

### Quelques gravures du journal reproduites en couleur

Figure 6.1 Pour nombre de lecteurs vivant loin de Paris, le *Journal des Dames et des Modes* enseignait la façon de vivre à la manière parisienne, « en vogue » dans les cercles élégants partout en Europe. En général, les illustrations présentent des situations de loisir. Le modèle de la planche du 14 juillet 1803 n'étant pas oisif, l'éditeur tient à expliquer que “la quenouille est une licence du dessinateur” (voir aussi pp. 120–121).



Figure 6.2 Tout comme la Révolution de 1789, celle de 1830 a laissé ses traces dans la mode. La planche 2860 du *Journal des Dames et des Modes*, publiée le 10 février 1831, en est un exemple. Les fleurs bleues et rouges sur un fond de blanc rappellent le drapeau tricolore, signe de liberté pour les esprits progressistes. Les fleurs de la coiffure et le manteau complètent l'ensemble (voir aussi p. 177 et Fig. 6.4).

Figure 6.3 Selon les années, entre 2 et 5 pour cent des 3 624 gravures du journal présentent des modes pour enfants. Ici la pl. 3322 du 25 novembre 1835 exécutée par Lanté/Nargeot.

Figure 6.4 Environ 10 pour cent des gravures du journal présentent des chapeaux. A gauche une planche de février 1807, tirée de l'édition de Francfort du périodique qui, au contraire de l'édition parisienne, chiffrait ses illustrations chaque année de 1 à 52, et qui ne mettait souvent pas de légendes pour décrire les modes. La planche imite la gravure parisienne n° 777 du 5 janvier 1807. A droite un autre exemple pour la mode aux couleurs nationales, en vogue après la Révolution de 1830. Ici la gravure 2819 du 31 août 1830.

Figure 6.5 Au début de sa carrière, Honoré de Balzac a très probablement écrit des articles pour le *Journal des Dames et des Modes*. Ce fut en pleine époque du régime de Louis XVIII, de 1819 à 1822, marquée par des manières à l'ancienne et une mode rigide. La mère, les deux sœurs et la grand-mère de Balzac, qui s'inspiraient du journal de La Mésangère, pourraient avoir porté les toilettes que voici, présentées par l'édition parisienne du magazine entre les 5 et 31 août 1819 comme numéros 1834, 1836 et 1840, et par l'édition de Francfort en septembre 1819 comme numéro 35 et 38. La mère surtout, née dans une famille dont les racines étaient dans le commerce de la mode, avait une prédilection pour les vêtements élégants. Elle accordait de l'importance à ce que sa famille s'habille et se comporte selon le goût du jour, ce dont le futur auteur de la *Comédie humaine* souffrait souvent. Par ailleurs, les *Œuvres complètes* de Balzac sont illustrées de plusieurs gravures du périodique dont celle montrant la jeune femme tenant en main une couronne de fleurs (voir aussi Fig. 4.12).

Figure 6.6 Publicité parue comme supplément dans le *Journal des Dames et des Modes* du 5 septembre 1838. Il s'agit d'une des premières réclames en couleur (voir aussi p. 278 et Fig. 4.23).

Figure 6.7 À l'époque, l'éducation des jeunes filles comprenait, entre autres, l'apprentissage de la peinture. Un grand nombre de planches du *Journal des Dames et des Modes* présente des modèles exécutant cet art. L'artiste de cette gravure du 15 brumaire an 11 (= 6 novembre 1802) est debout, devant un tableau de grand format. D'autres gravures montrent des femmes assises en train de tracer des esquisses dans un bloc à dessin (voir Fig. 3.17 et 4.9).

Figure 6.8 A part son journal, La Mésangère a publié plus de 1 600 gravures en séries au bureau du magazine. Parmi d'autres il créa en 1802 la série *Meubles et Objets de Goût* (ici la planche 114 du 20 décembre 1803). Dès lors, les gravures du magazine ne présentent plus que rarement les objets de décoration en arrière plan. Voir aussi les Fig. 2.12 et C.2.

Figure 6.9 Les planches de la série extrêmement rare ayant pour titre *Travestissemens* (sic), exécutées pour La Mésangère par Gavarni en 1827, comptent parmi les premiers dessins à succès de l'artiste (voir aussi Fig. 3.23). Il devint l'un des grands illustrateurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Gavarni a aussi dessiné une planche du 25 septembre 1832 (Fig. 3.25). Pour d'autres costumes pour le carnaval, présentés en 1833 et 1835, voir Fig. 3.24 et 4.1.

Figure 6.10 Selon les années, entre 9 et 10 pour cent des gravures du *Journal des Dames et des Modes* présentent des modes pour hommes. Ici la planche numéro 3349 exécutée par Lanté et Nargeot le 5 mars 1836, montrant un costume militaire et une livrée. Sous la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, deux autres uniformes se trouvent dans le cahier du 15 octobre 1836 (Officier d'Etat Major : le chiffre 3408) et dans celui du 5 avril 1838 (Costume d'un "Chasseur" : le chiffre 3549; voir Fig. E.2).